

L'amitié chez Aelred et Augustin

UNE GRÂCE DE DIEU

Il tenait fréquemment entre ses mains Les Confessions d'Augustin, car ce livre avait été pour lui comme un guide au moment de sa rupture d'avec le monde¹.

Saint Augustin et la charité

Saint Augustin a beaucoup marqué et influencé les Pères cisterciens. Mais il les a marqués avec des différences de degrés, avec plus ou moins de force, selon la personnalité de chacun, son expérience de conversion et de vie monastique, sa quête personnelle de Dieu, de vérité, sa soif, son désir de Dieu, d'aimer et d'être aimé. Aelred a été influencé par *Les Confessions*, et il a conçu sa doctrine de l'amitié spirituelle, entre autres, d'après les expériences de l'amitié et de l'amour d'Augustin, car ces expériences faisaient écho aux siennes. Comme lui, Aelred a connu l'errance, les échecs et la grâce ; il a pérégriné d'un amour à l'autre, il a hésité longtemps à reconnaître la véritable soif d'amour qui l'habitait, il a préféré être lié par la liberté illusoire que donne l'exercice de la volonté propre mal ordonnée.

Qu'est-ce qui me charmait sinon d'aimer et d'être aimé ? Mais je ne me contenais pas dans la mesure de l'échange qui va de l'âme à l'âme : là est le lumineux sentier de l'amitié. Des brumes s'exhalaient du limoneux tréfonds de la concupiscence de la chair et des jaillissements de la puberté. Elles obnubilaient et offusquaient mon cœur qui ne distinguait plus l'affection apparente du brouillard du désir. [...] Parmi mes fornications qui pouvait régler ma misère²... ?

Aelred a établi des liens de ressemblance, des correspondances avec son itinéraire personnel, animé par la même soif d'aimer et

¹ WALTER DANIEL, *Vita Aelredi* 42, 3.

² *Confessions* II, ii, 2-3, La Pléiade, Paris, 1998, p. 804-806.

d'être aimé. Pour saint Augustin, aimer et être aimé est une faculté humaine et divine qui crée des liens avec Dieu. C'est l'amour qui donne un sens à la vie. C'est pourquoi le seul vrai amour, c'est l'amour de Dieu, car tout commence avec lui. Dieu est aimé à travers l'amour que nous portons à autrui parce que notre amour se porte sur Dieu d'abord. Ainsi la cause pour laquelle nous devons aimer Dieu, c'est Dieu, et la mesure, c'est de l'aimer sans mesure. Dieu lui-même a défini l'amour par les deux commandements qu'il donne au Peuple de Dieu : « Tu aimeras Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, et ton prochain comme toi-même » (Dt 6, 5). C'est sur la définition de la charité qu'Augustin a modelé celle de l'amitié :

Bienheureux celui qui t'aime toi, et son ami en toi, et son ennemi à cause de toi³. Il n'est de vraie amitié que celle que tu cimentes entre des êtres unis entre eux grâce à la charité répandue dans nos cœurs par l'Esprit Saint qui nous a été donné⁴.

Ainsi, on aime son ami en Dieu et son ennemi à cause de Dieu, dans les deux cas, on aime en relation avec Dieu. Nous pouvons citer un texte du *Miroir de la Charité* qui peut servir de commentaire à cette conception augustinienne de la charité et de l'amitié fondée sur le commandement divin de l'amour :

C'est donc à juste titre que la loi divine livre comme premier et plus grand commandement celui qui concerne la dilection pour Dieu : Tu aimeras le Seigneur ton Dieu. Lorsque nous serons en possession de ce Bien qui rend bienheureux, chacun en jouira selon sa capacité, mais tous ensemble nous aurons une capacité plus grande que chacun pris séparément, et il ne fait pas de doute que la béatitude en sera d'autant plus multipliée ; chacun se mettra à posséder dans l'autre ce qu'il n'était point capable de posséder lui-même. Or, nous ne pouvons faire nôtre le bien d'autrui qu'en aimant ce bien en autrui, ce qui à son tour n'est possible qu'en aimant autrui lui-même. Il était donc tout indiqué que fut promulgué le second commandement, sanctionné par l'autorité divine : Tu aimeras ton prochain. Mais puisque Dieu sera notre bien suprême, c'est lui qu'il nous faut aimer de façon absolue, et en lui-même, et en nous, et en autrui. [...] Parce que le bien qui se trouve dans le prochain nous donne autant de joie que celui qui est en nous⁵.

Il faut donc aimer en relation avec Dieu, car c'est l'amour de Dieu qui ordonne notre amour du prochain, parce que l'amour de Dieu

³ *Confessions* IV, IX, 14, p. 844.

⁴ *Confessions*, IV, IV, 7, p. 839.

⁵ AELRED DE RIEVAULX, *Le Miroir de la Charité* III, 27-28, Bellefontaine, 1992, p. 200 (cité *Miroir*).

commence par ordonner notre capacité à aimer – il élargit notre cœur pour nous donner d’aimer même nos ennemis –, parce qu’il oriente notre désir d’aimer dans la vérité.

Si te plaisent des corps, à Dieu fais-en louange, et vers leur artisan redresse ton amour, pour qu’en ce qui te plaît tu ne déplaies pas. Si te plaisent des âmes, qu’en Dieu elles soient aimées, parce qu’elles sont muables elles aussi et que, fixées en lui, elles se stabilisent, sans quoi elles s’en iraient et périraient. Qu’en lui donc elles soient aimées ! Et, celles que tu peux, emporte-les vers lui avec toi, en leur disant : C’est lui que nous devons aimer. C’est lui qui fit ces choses, et il n’en est pas loin. Car il ne les fit pas en s’en allant ensuite, mais, sorties de lui, en lui elles demeurent. Et voici où il est, où le vrai a du goût : dans l’intime du cœur. [...] Le bien que vous aimez, c’est de lui qu’il vient ; mais ce n’est qu’ordonné à lui qu’il est bon et suave⁶.

L’exercice de la charité nous permet ainsi de prendre conscience de la présence de l’amour en nous, dans le prochain, de réaliser la présence de Dieu dans notre cœur. Comme le montre Aelred, dans *Le Miroir de la Charité*, à la fin du livre III, cette présence change notre cœur en « arche spirituelle », c’est-à-dire en lieu de salut durant notre pérégrination sur terre.

Étant donné [...] qu’une certaine part de l’amour divin doit animer l’un et l’autre amour – celui où nous prenons soin de notre propre salut et celui où nous sommes unis au prochain par une affection pure –, il faut savoir que la dilection pour Dieu nous provoque à cette double dilection et nous y fait progresser pour la bonne raison que le Verbe s’est fait chair et il a habité parmi nous⁷.

Saint Augustin et l’amitié

Saint Augustin n’a pas écrit de traité sur l’amitié, mais il en a parlé, en particulier dans *Les Confessions*, où il nous relate ses expériences. Pour Augustin, la relation à l’autre est d’abord une expérience ; l’amitié, cette « très sainte forme de la charité », s’expérimente. Il n’y a que la vie qui puisse vraiment parler de l’amitié, comme il n’y a que notre vie qui puisse vraiment parler de Dieu.

D’expérience en expérience, Augustin, comme Aelred, est passé des ténèbres à la lumière de l’amour : de la camaraderie (« amitié trop ennemie⁸ ») à l’amitié humaine (« douce par le nœud bien cher

⁶ *Confessions* IV, XII, 18, p. 846-847.

⁷ *Miroir*, III, 13, p. 190.

⁸ *Confessions* II, III, 8, p. 815.

entre plusieurs âmes⁹ »), de l'amitié charnelle avec celui dont Augustin ne nous dit pas le nom, que je nomme « l'ami inconnu », l'ami qu'il n'a jamais vraiment connu, à l'amitié spirituelle avec Alypius qu'Augustin appelle son « frère de cœur¹⁰ », de la communauté d'amis (lorsqu'Augustin était étudiant à Carthage) à la fraternité de Cassissiacum. Chaque sorte de relation, plus ou moins intime avec l'autre, qu'a entretenue Augustin a correspondu à un état de vie et de conversion, à une nouvelle étape.

Augustin a gravi l'échelle de l'amitié par laquelle on monte vers Dieu à la rencontre du prochain. J'emprunte cette image de l'échelle qu'Aelred utilise dans *L'Amitié Spirituelle*, car aimer suppose que l'on gravisse une montagne : la montagne de ses sentiments et de ses désirs, c'est-à-dire que l'on dépasse ce que l'on éprouve. Souvent, ce sont nos sentiments qui nous empêchent d'aimer, car, soit nous aimons en fonction de ce qui nous plaît, soit nous n'aimons pas à cause de ce qui nous déplaît : l'humeur est le baromètre de l'amour, si nous aimons en fonction des sentiments éprouvés. C'est ce qu'Aristote appelle « l'amitié accidentelle », celle qui est établie pour des raisons de plaisir et d'utilité, et donc qui n'a pas de durée, de stabilité. Les sentiments changent avec les changements de l'homme, les va-et-vient de ses désirs, de ses besoins...

Dès que des amis ne sont plus agréables ou utiles l'un à l'autre, ils cessent d'être amis¹¹.

Montant les degrés de la charité, à la manière du moine bénédictin qui gravit l'échelle de l'humilité, il est monté en lui-même en descendant de lui-même et en lui-même, en abandonnant sa volonté propre, à la rencontre de Dieu qui l'habitait, auquel il s'est uni. Et uni à Dieu, il s'est unifié (la convoitise entraîne la division en soi). Devenu proche de Dieu, c'est-à-dire le compagnon de son hôte intérieur, il a reçu les dons de l'amour de Dieu et du prochain. Le livre des *Confessions* trace ces étapes de descente et de montée, franchies par la grâce, et nous dévoile comment Augustin a connu une transformation du cœur : plus Augustin se rapprochait de Dieu, plus celui-ci le réajustait dans ses relations avec ses proches. Augustin a toujours cultivé l'amitié, mais il a d'abord suivi ses instincts qui l'ont éloigné de la vérité, et la découverte de cette vérité qui est Dieu l'a uni aux autres dans le vrai amour. La recherche de l'amitié, chez l'évêque d'Hippone, est une recherche de la vérité, de Dieu.

⁹ *Confessions*, II, v, 10, p. 810.

¹⁰ *Confessions*, IX, iv, 7, p. 959.

¹¹ ARISTOTE, *Éthique à Nicomaque*, VIII, iii, 3, p. 210.

Il y a, au livre IV des *Confessions*, un récit central qui relate une histoire intime d'amitié, qu'Augustin qualifie de « douceur pour moi au-delà de toutes douceurs de ma vie¹² ». Cette histoire nous montre comment Augustin a basculé de la concupiscence à la dilection, a expérimenté une conversion du cœur. Après un an de relation « très affective », plutôt mièvre et terre à terre, une relation de gamin en quête d'émotion et de sensualité sans aucune considération pour Dieu, la mort emporte l'ami d'Augustin le plongeant dans une sorte de nuit et de solitude du cœur, au cœur du monde.

Cette douleur enténébra mon cœur ; partout je ne voyais que mort. La patrie m'était un supplice, la maison paternelle un espace d'étrange infortune ; tout ce que j'avais eu en commun avec lui, sans lui s'était changé en cruelle torture¹³.

Il est gagné, intérieurement, par une sorte de culpabilité car il s'était moqué de la foi de son ami qui avait reçu le baptême dans un état d'inconscience grave. En plus du sentiment de culpabilité qui l'habite, Augustin éprouve l'angoisse, une sorte d'angoisse existentielle. L'absence de l'ami dépouille le monde de tous ses attraits futiles auxquels il était attaché, l'absence lui ouvre les yeux. Comme il ne trouve plus de saveur à la vie, la vie perd son sens. C'est la plus grande épreuve d'Augustin¹⁴. L'épreuve de la perte de sa mère sera tout autre car il y a Dieu dans son épreuve : dans sa douleur, Augustin ne sombre pas dans le désespoir. Après sa conversion, Augustin revisite son histoire, il parcourt le chemin de sa vie passée, et il repense à cette amitié, à la souffrance qu'il a éprouvée. En relisant cet épisode capital de sa vie, il découvre les sentiments qui l'habitaient, la convoitise qui motivait son amour, son attirance. Il réalise qu'aimer est le sens de la vie, que l'amour est fragile, que ce qui le fait perdurer, même en l'absence de l'aimé, c'est Dieu, garant de l'amitié car il est la vérité. L'amour se bâtit sur la vérité qui est le roc de la vie. Ce roc est le Christ.

Toute la doctrine de l'amitié d'Aelred prend son point de départ ici. Son traité commence ainsi : « Nous voici toi et moi, et je l'es-père, en tiers entre nous, le Christ », il commence par une mise en

¹² *Confessions*, IV, IV, 7, p. 839.

¹³ *Confessions*, IV, IV, 9, p. 840.

¹⁴ Aelred a connu une semblable épreuve, l'épreuve de l'angoisse de la vie, non pas à cause de la perte d'un ami, mais à cause de la perte du goût de la vie, perte suscitée par le regard qu'il porte sur sa vie et ses mœurs, par la découverte qu'aucun de ses désirs n'a comblé sa soif intérieure, mais a plutôt excité sa soif, par la découverte de son visage défiguré par le mauvais usage qu'il a fait de l'amour... Aelred a réalisé qu'il avait de lui-même, comme Augustin, chassé Dieu de sa vie, de son paradis personnel.

présence de Dieu, une sorte d'appel, ou d'invocation implicite. Aelred donne la base de sa doctrine trinitaire de l'amitié, et sur cette base, il pose ses arguments. *L'Amitié Spirituelle* d'Aelred est un évangile de Dieu : Dieu se présente comme l'unique qui rend tout être unique, toute relation intime et divine. Sa doctrine fait entrer Dieu dans le paradis de notre cœur. Elle le réhabilite à sa juste place dans « l'arche spirituelle de notre cœur ».

L'importance de la vérité, du Christ « en tiers entre les amis », souligne le rôle même du Christ : il est là au milieu des amis pour ordonner les sentiments naturels, les détourner de la convoitise, grâce à ce qu'il est. Le Christ est le garant de la pureté de cœur et des intentions qui nous habitent.

Voilà ce que dans les amitiés on chérit, au point que l'homme a conscience d'être coupable, si de l'aimé à l'aimant et de l'aimant à l'aimé il n'y a pas une réciprocité qui n'exige du corps de l'autre que des marques d'affection. (C'est pourquoi) bienheureux celui qui t'aime toi, et son ami en toi... Ta loi est vérité et la vérité, c'est toi¹⁵.

Saint Aelred, l'ombre lumineuse de saint Augustin

L'expérience augustinienne de l'amitié, décrite dans les *Confessions*, est très importante, car elle nous permet de découvrir et de distinguer trois sortes d'amitié et leurs fruits. C'est au fruit que l'on reconnaît la véritable amitié, au fruit de la charité que l'on reconnaît le vrai disciple. Le fruit de l'amour, comme le fruit de l'amitié, révèle ce qui se cache dans notre cœur, ou plutôt « qui » s'y cache : le Christ ou le moi égoïste. Dans *L'Amitié Spirituelle*, Aelred, qui a conjugué son expérience avec celle d'Augustin, nous décrit ces différentes amitiés qui sont : l'amitié charnelle, mondaine et spirituelle. En fait, il nous décrit les différentes façons de cultiver l'amitié et se propose, tel un guide de notre affectivité, de nous offrir les moyens de discerner les amitiés qui n'ont que « l'apparence de l'amitié ».

Chaque sorte d'amitié, « l'amitié puérile » « provenant de la concupiscence charnelle », l'amitié « provoquée par la considération d'un quelconque avantage » est motivée par une quête personnelle dont la bonne orientation dépend de la vérité, c'est-à-dire de l'usage que l'on fait de l'amour. Si je cherche Dieu, je ne chercherai pas mon propre intérêt. Si je cherche le profit, le plaisir, je me détournerai de Dieu, donc de l'amour, donc de la vérité.

¹⁵ *Confessions*, IV, IX, 14, p. 844.

L'amitié charnelle se fonde sur un accord dans le vice, l'amitié mondaine s'allume avec un espoir de profit, l'amitié spirituelle se cimente par la similitude de vie, de mœurs et de goûts entre gens de bien¹⁶.

La première, explique Aelred, suit les « caprices de l'affectivité¹⁷ », la seconde « change avec la fortune et suit la bourse¹⁸ », la troisième est « véritable¹⁹ », « conformité de sentiments, accompagnée de bienveillance et de charité, à propos des choses humaines et divines²⁰ ».

Walter Daniel, dans sa *Vita Aelredi*, nous dévoile qu'Aelred aimait l'œuvre de saint Augustin et lui vouait une sorte de culte. Jusqu'à sa mort, il possédera le livre des *Confessions*, il le lira et le commentera à ses frères. Et il le légua à sa communauté comme un trésor, et comme son propre testament. L'autobiographie de l'évêque d'Hippone trace le cheminement de sa conversion intérieure, de sa conversion de vie, de cœur. Il est aisé de constater que le « docteur de la grâce » s'est converti à la vie monastique. Saint Augustin n'était pas seulement en quête de Dieu, mais d'un idéal de vie communautaire qui procure le bonheur, dans laquelle l'être se réalise parce que c'est dans la communauté que l'on peut vraiment être au service de Dieu, dans la compagnie des autres que se trouve Dieu. Augustin cherchait comment aimer car c'est ainsi que l'on rencontre Dieu. Dieu se voit, se reconnaît à l'amour que l'on donne et que l'on reçoit. Et l'amour s'expérimente dès lors que l'on demeure en Dieu, que l'on vit pour lui, par lui ; dès le moment où l'homme échange ses faiblesses contre la grâce... Si Dieu a endossé notre condition d'homme, c'est pour que nous revêtions l'homme nouveau, que nous endossions sa divinité ; si Dieu a tant aimé le monde, c'est pour que l'homme aime autant qu'il est aimé de Dieu, en toute vérité, de façon radicale, dans la durée, la fidélité. C'est l'amour qui nous unit à Dieu. « Si Dieu est charité, et s'il faut que la charité soit en nous pour que nous le connaissions, il faut nécessairement que la charité soit donnée par Dieu », écrit Étienne Gilson. « Personne n'a jamais vu Dieu, mais si la charité est en nous, c'est que Dieu demeure en nous²¹ ». Il est là, tangible à l'amour que l'on donne et que l'on reçoit, à la place que l'on accorde à l'amour dans nos relations.

¹⁶ AELRED DE RIEVAULX, *L'Amitié Spirituelle* I, 38, Bellefontaine, 1994, p. 29 (cité *Amitié*).

¹⁷ *Amitié*, I, 39, p. 29.

¹⁸ *Amitié*, I, 42, p. 30.

¹⁹ *Amitié*, I, 45, p. 30.

²⁰ *Amitié*, I, 46, p. 31.

²¹ Étienne GILSON, *La Théologie Mystique de saint Bernard*, Paris, Vrin, 1948, p. 36-37.

Aelred a été séduit par Augustin, par ses propos formulés avec beauté et musique, avec chaleur humaine et présence : il s'est retrouvé dans le style littéraire des *Confessions*, dans ce livre de l'expérience de la vie. C'est pourquoi Aelred a « imité » Augustin, il s'est fondu, à la fois dans ce qu'il a vécu et pensé de l'existence et dans la façon dont il a rendu son témoignage vivant. En elle-même, son œuvre autobiographique est un office divin, c'est une célébration, une louange de Dieu, de ses merveilles, une action de grâce. Elle célèbre une rencontre unique, intime.

Mais Augustin n'était pas un double dans lequel Aelred s'est reconnu, il était plutôt un miroir dans lequel il s'est vu, il a reconnu son propre cheminement intérieur. Ainsi, Aelred n'est pas un autre Augustin, Aelred n'a pas joué le rôle d'Augustin pendant sa vie de moine, mais Augustin a été un modèle (nous devrions dire un *semblable*, un *proche*) qu'Aelred a utilisé pour être justement lui-même : Aelred de Rievaulx. Huit siècles séparent les deux hommes, et pourtant ils apparaissent étroitement unis à cause de leur itinéraire commun et unique de conversion et à cause de leur ressemblance littéraire.

Aelred a beaucoup emprunté à l'auteur des *Confessions*. Il a repris des moments précis de la biographie de l'évêque d'Hippone, non pour se les attribuer mais pour traduire sa propre expérience, sa quête personnelle. De brefs sommaires de ses erreurs de jeunesse, que nous trouvons, par exemple, dans le Prologue de *L'Amitié Spirituelle*, ou au chapitre XVIII du livre I du *Miroir de la Charité*, nous rappellent les erreurs d'Augustin. Par ailleurs, saint Augustin avait été séduit par l'*Hortensius* de Cicéron. Sa découverte de l'œuvre de l'orateur romain a orienté sa quête de la jouissance vers celle de la sagesse. Aelred, lui, s'est attaché au traité cicéronien sur l'amitié, le *De Amicitia*, celui-ci lui a offert les moyens d'orienter son affectivité vers la stabilité des sentiments ; il a appris la sagesse d'aimer. Chez les deux hommes, la lecture d'une œuvre cicéronienne a été le point de départ d'un mouvement de conversion.

Ce livre (l'*Hortensius*) changea mes sentiments, orienta vers toi, Seigneur, mes prières qu'il changea, rendant tout autres mes vœux et mes désirs. Soudain s'avilit à mes yeux toute vaine espérance ; c'est l'immortalité de la Sagesse que je convoitais dans un incroyable bouillonnement du cœur, et j'avais commencé à me lever pour aller vers toi²².

²² *Confessions* III, IV, 7, p. 821.

Augustin a réalisé que la sagesse que propose Cicéron n'est que le commencement du bonheur, qu'en elle-même, elle est insuffisante, car elle n'est pas Dieu. Tout comme Aelred en prendra conscience après sa lecture du *De Amicitia*. Grâce à cette découverte, Augustin, comme Aelred après lui, ne s'attache plus à l'apparence, à l'ornementation littéraire mais au fond ; il ne s'attache plus à la lettre, mais à l'esprit. La lecture de Cicéron, chez Aelred, n'a pas directement contribué à sa décision d'embrasser la vie monastique, mais elle l'a orienté vers la lecture – la préférence – des Écritures ; c'est après être entré au monastère qu'Aelred s'est appliqué à la *lectio divina*. Son nouveau genre de vie et l'écoute de la Parole lui ont permis de découvrir ce que ne pouvait lui donner Cicéron : le nom de Jésus.

Les analogies entre certains épisodes de la vie d'Augustin et d'Aelred font du « Prologue » de *L'Amitié Spirituelle*, par exemple, un condensé des *Confessions* qu'Aelred a adapté à sa propre vie, comme on adapterait une œuvre littéraire pour le cinéma, en citant abondamment Augustin, en convertissant les propos personnels de l'évêque d'Hippone à son propre usage, ce qui a fait dire à Pierre Courcelle qu'Aelred apparaît comme « obsédé » par le récit des *Confessions*²³. Aelred a modelé le récit de sa conversion sur la scène du jardin de Milan²⁴. À cause de nombreuses autres similitudes, on s'est donc demandé s'il y avait une sincérité autobiographique chez Aelred. Il est évident que oui, qu'Aelred est sincère lorsqu'il se raconte à la lumière du récit des *Confessions*. Il s'est inspiré de ce style littéraire et a décrit son expérience à partir de celle d'Augustin, même quand les réalités s'opposaient ! Profondément nourri des *Confessions*, il a revécu les épisodes de sa propre existence pour vivre et suivre les pas du saint, se conformer au modèle lumineux d'Augustin, être un bon moine, sel et lumière de la terre, donner envie à d'autres de s'engager pour Dieu.

Malgré les apparences, Aelred est bien lui-même lorsqu'il écrit. L'expérience qu'il nous partage est bien la sienne. Augustin lui a servi de modèle, de miroir dans le sens où il lui a permis et de se reconnaître et de devenir lui-même, de se raconter avec beauté et de le faire avec humilité, effacé derrière celui qui l'a précédé et qu'il vénère comme un maître de vie spirituelle, un maître de l'expérience. Aelred a conscience qu'une œuvre qu'on écrit reflète avant tout quelqu'un, qu'il est, en ce sens, dangereux d'écrire, du moins lorsqu'on

²³ Pierre COURCELLE, « Ailred à l'École des Confessions », *Revue des études augustiniennes* 3, année 1957.

²⁴ *Miroir*, 28, p. 90-92.

est un moine, un homme de l'ombre qui brille dans le secret, qui brille, parce que le cœur brûle à cause de Dieu. L'écriture peut conduire à l'orgueil, à sortir des portes du cloître, elle peut dépouiller le moine intérieurement du vrai sens de sa vie. Aelred le dit lorsqu'il a exprimé à Bernard de Clairvaux son désir de ne pas écrire, non seulement parce qu'il ne se considère pas digne d'une telle tâche, mais parce qu'il considère que là n'est pas la mission du moine : pauvre du Christ, il désire le rester. Et Bernard lui opposera l'argument de l'obéissance pour qu'il écrive le *Miroir de la Charité* : l'obéissance, premier degré de l'humilité, le propre du moine par excellence. La mission du moine est donc de faire ce qui nous est demandé de faire, c'est cela être pauvre du Christ, renoncer à sa volonté²⁵ :

Je vous en conjure cependant de ne pas produire en public ce miroir, de peur que ce ne soit pas la charité qui y brille, mais plutôt l'image de l'auteur²⁶.

L'image de l'auteur... Dans *Les Confessions*, Aelred a vu briller Augustin, mais aussi la charité qui l'habitait et dont il vivait ; il en a parlé en parlant de lui-même. Aelred, lui, par obéissance à Bernard, a écrit sur la charité ; il en vivait et elle l'habitait aussi, mais il s'est effacé, en bon moine cistercien, pour ne pas être le sujet brillant de son livre, ni le sujet de la charité qui l'habitait, puisque cette charité, c'est Dieu.

J'adjure le lecteur, par le doux nom de Jésus, de ne pas croire que c'est par présomption que j'ai entrepris ce travail, mais que l'autorité d'un père, la charité envers les frères et mon besoin m'y ont contraint : car j'ai cru périlleux de ne pas obéir à un supérieur, j'ai considéré comme doux et agréable de m'entretenir en esprit sur de telles choses avec un être absent qui m'est très cher, et j'ai estimé nécessaire de retenir par les liens de ces méditations les courses vagabondes et inutiles de mon esprit²⁷.

Ce qui compte pour Aelred, c'est que le lecteur ne le voie pas, lui, mais l'Écriture, la Parole qui recrée l'être à l'intérieur de son cœur afin que le lecteur s'y regarde comme en un miroir et se reconnaisse « image de Dieu », afin qu'il adhère à cette ressemblance par une conversion de vie, en l'occurrence la conversion à la vie monastique. Il importait plus de révéler le visage de l'amour, la présence de Dieu en nous qui donne à notre visage sa lumière, son sourire, que de révéler son propre visage.

²⁵ BERNARD, « Lettre à Aelred », *Miroir*, p. 23-26.

²⁶ AELRED DE RIEVAULX, *Le Miroir de la Charité* III, 113, p. 267.

²⁷ *Ibidem*.

En ce *Miroir de la Charité*, le visage de la charité ne se révélera [...] qu'à celui qui demeure dans l'amour, de même que la physionomie de quelqu'un ne se reflète dans un miroir que si cette personne se trouve dans la lumière²⁸.

Abbaye Sainte Marie du Rivet
F – 33124 AUROS

Marie-Benoît BERNARD, ocsso

²⁸ *Ibid.*, « Prologue » 3, p. 28.